

# AMBITION OU ASSERVISSEMENT

Recueil Collectif, Edition A.L.P.A. 2004

Il était sept heures. André entra dans la tour où il travaillait depuis vingt-cinq ans. Un monstre de verre aux parois réfléchissantes, symbole de l'emprise économique sur la cité urbaine. Il passa par la porte à tambour et progressa sur le sol marbré. Il regarda ses pieds et aperçut son reflet.

— La Maria a bien fait son travail cette nuit, pensa-t-il.

Maria, la femme de ménage portugaise, l'animal nocturne à la solitude effrayante.

André la visualisait dans son esprit.

Mariée à un ivrogne au chômage, elle était obligée de travailler la nuit pour ne pas provoquer un contraste aveuglant au milieu des costumes trois pièces. Elle laissait ses quatre enfants endormis pour se plier la nuit sur sa machine à lustrer qu'elle poussait pendant sept longues heures sans rechigner ni même geindre. Après avoir effacé les milliers de pas d'hommes d'affaires pressés par l'argent qu'ils devaient amasser, elle rentrait chez elle. Les épaules voûtées, le dos courbé et les chevilles gonflées, elle préparait le petit déjeuner et emmenait ses enfants à l'école. Elle travaillerait jusqu'à ce que sa tête rebondisse sur ce sol brillant. Elle travaillerait pour que ses enfants puissent avoir la chance d'atteindre un niveau supérieur au sien. Elle devait sans doute prendre quelques coups de son incapable de mari. Pourtant rien ne se poserait entre elle et l'avenir de ses enfants.

André avançait sa serviette à la main.

— Bonjour John, salua-t-il.

John était le veilleur de nuit. Il était jeune, une vingtaine d'années. Il prenait son service à vingt-deux heures trente et partait à sept heures quinze. Il passait la nuit derrière son comptoir à surveiller l'écran qui faisait défiler des milliers d'images immobiles prises par les nombreuses caméras accrochées aux murs. De temps à autres, il jetait un coup d'œil aux témoins lumineux qui de leurs signaux rouges évoqueraient un incendie.

André et beaucoup d'autres savaient que John passait en réalité la nuit à potasser ses livres de droit. À six heures, quand arrivaient les premiers costumes, les yeux de John s'allumaient de la lueur du rêve. Après la fin de son service, il rentrerait chez lui les yeux striés de petites veinules écarlates. Suivant les possibilités, il tenterait de dormir quelques heures avant de partir pour l'université. Sa réussite dépendrait de sa capacité à tenir le rythme.

André emprunta un couloir et pénétra dans un des ascenseurs.

— Bonjour, vous êtes nouveau ? demanda-t-il au garçon d'ascenseur.

— Oui Monsieur.

— Quel est votre prénom ?

— Stéphane.

— Pouvez-vous me conduire au dernier étage, Stéphane ?

— Bien Monsieur.

Le garçon appuya sur la touche trente-deux et l'ascenseur commença sa douce ascension.

André s'était placé en arrière et le regardait.

Encore un jeune, vingt-cinq ans tout au plus. Il était vêtu de la tenue réglementaire des liftiers de la tour. Des mocassins noirs et parfaitement cirés, un pantalon de toile bleu assorti à un veston court de la même couleur, sans oublier l'inévitable petit chapeau comme marque d'appartenance à la confrérie.

André le voyait. Ce garçon était issu d'une famille aux revenus très moyens. Il n'avait pas pu poursuivre ses études probablement par manque d'argent et de volonté. Il était au chômage depuis quelques temps déjà. Il avait navigué de places de plongeur en places de serveur. Il pensait valoir mieux que ça et avait arrêté de travailler pour trouver un travail plus valorisant. Il n'avait aucune preuve d'un quelconque niveau intellectuel. Il n'avait aucune expérience professionnelle digne de ce nom et certainement de grands espoirs tenus en laisse par le non-vouloir de quelques hommes. Il avait trouvé une place de liftier qui était pour l'instant le seul moyen pour lui de passer à tous les niveaux de l'entreprise. Il avait sûrement un pied dans la petite délinquance et ne tarderait pas à mettre le second. Même les pauvres ont envie de consommer.

L'ascenseur s'arrêta au douzième étage. Quelqu'un devait l'avoir appelé pour monter. Une porte s'ouvrit et une femme en tailleur entra.

— Bonjour André, le salua-t-elle.

— Bonjour, répondit-il avec un sourire des plus affables.

C'était une des nombreuses secrétaires de la tour. Elle ordonna au liftier de l'amener au vingt-quatrième étage. Comme André se tenait au fond de l'ascenseur, elle n'eut d'autre choix que de se mettre devant lui, en décalé sur la gauche. André pût ainsi la décrire autant qu'il en avait envie.

C'était une femme de taille moyenne vêtue comme toutes les secrétaires du monde. Un ensemble chemisier-tailleur avec une paire de collants et de chaussures à talons ni trop hauts ni trop plats. Elle avait entre quarante et cinquante ans, jugea André en distinguant quelques traces de varices mal dissimulées par le collant. Il la mit dans la catégorie des femmes gentilles et dévouées à leur famille. Elle avait probablement deux ou trois enfants qu'accompagnait sans doute un mari au statut professionnel plus élevé que le sien. Elle avait abandonné son travail le jour où il avait fallu faire et éduquer des enfants. Puis le jour suivant,

elle s'était aperçue qu'ils n'avaient plus besoin d'elle et qu'elle s'ennuyait. Elle avait pris des cours de remise à niveau puis repris un poste de secrétaire pour se divertir de la platitude de sa vie. Malgré les bons revenus qu'ils avaient avec son mari, ils devaient surveiller leur budget pour finir de payer le crédit de la maison devenue trop grande pour eux deux. Elle ne faisait pas de sport, elle ne faisait plus l'amour, elle devait sortir au restaurant ou au cinéma une seule fois dans le mois à cause de la maison. Elle avait réalisé son rêve de construire une famille, s'en voulait un peu et s'ennuyait énormément.

L'ascenseur s'arrêta de nouveau. Au vingt-deuxième étage cette fois-ci.

— Bonjour André, le salua-t-il.

— Bonjour.

L'homme se plaça près de la femme et commença à fixer la porte, les mains derrière le dos tenant fermement sa serviette.

— Vingt-huit.

L'étage de la comptabilité, pensa André.

L'homme engoncé dans son costume trois-pièces sentait le mauvais déodorant masculin à plein nez. Le genre de parfum qui était sensé faire chavirer la première demoiselle venue. La coupe de cheveux courte et simple, le costume sans un faux-plis, le maintient volontaire. Ce jeune homme est un ambitieux, songea André.

André comprit en le regardant que cet homme s'était donné les moyens de réussir. Il devait avoir obtenu une bourse pour ses études. Il avait été l'un des meilleurs de sa promotion. Il aurait pu continuer ses études jusqu'à l'obtention du diplôme d'expertise comptable mais il avait foi en la vertu du travail. Il pensait qu'il valait mieux travailler, qu'une bonne expérience vaille mieux que tous les diplômes inimaginables. Il se levait à cinq heures trente et commençait sa journée par dix kilomètres de footing. Il prenait ensuite son petit déjeuner en lisant son journal devant les informations télévisées. Il finissait par se rendre au vingt-

huitième étage où il resterait jusqu'à dix-neuf vingt heures, voire plus. Pas de vie de famille, aucune vie sociale, très peu de loisirs et une grande solitude. Cela n'avait aucune importance, seule la réussite comptait. L'argent amassé servirait à acheter une famille quand il serait trop tard.

L'ascenseur s'arrêta au vingt-quatrième étage. La secrétaire en descendit et laissa sa place à un homme proche de la cinquantaine.

— Bonjour André.

— Bonjour.

— Trente s'il vous plaît.

L'homme était lui aussi vêtu d'un élégant costume. Moustachu, les cheveux grisonnant, le ventre largement rebondi, il était ce que deviendrait le comptable.

André le connaissait. C'était un commercial. Il avait été l'un des meilleurs et avait établi et tenu un record des ventes pendant une dizaine d'années, avant qu'un jeune aux dents longues ne le détrône. Il avait fait toute sa carrière dans l'entreprise. Il avait travaillé aussi dur qu'il fut possible pendant près de vingt ans, jusqu'à ce que survienne la crise de la quarantaine. Il s'était aperçu que le temps passait. Sa femme se fanait à vue d'œil, leur relation s'arrêtait à sept heures le matin, quand il partait chercher l'argent qu'il n'aurait pas le temps de dépenser. Ses enfants avaient grandi sans lui. Ils l'appelaient encore papa mais c'était par habitude, une simple formalité. Sa famille n'avait jamais manqué de rien. Ses enfants faisaient de brillantes études et avaient une excellente carrière en perspective. Il était l'exemple même d'une bonne réussite. Pourtant la solitude l'avait frappé de plein fouet le jour de ses quarante-trois ans. Il avait décidé de diminuer son temps de travail par deux pour reconstruire sa famille. Mais ses enfants faisaient déjà leurs vies et sa femme poursuivait ses activités caritatives. Son chiffre d'affaire personnel avait largement diminué mais son

expérience lui permettait encore de rester à un bon niveau. Il avait été l'un des meilleurs. Il attendait la retraite en ayant l'impression d'avoir manqué quelque chose.

L'ascenseur s'arrêta de nouveau. Le jeune comptable sortit et un vieil homme entra.

— Bonjour André

— Bonjour.

L'homme se plaça à ses cotés.

— Trente et un, s'il vous plaît.

Et l'ascenseur repartit.

L'homme près d'André avait une soixantaine d'années, les cheveux blancs, un corps fin qui laissait deviner un long parcours sportif. Le costume était sur mesure et la position alerte. Il n'avait rien d'un grand-père. Cet homme était le vice-président de l'entreprise. Il avait franchi un à un les échelons de la firme pour obtenir cette place. Il était ce que chaque petit employé rêvait de devenir. Malheureusement, il n'y avait qu'un vice-président. Celui-ci avait tout sacrifié pour cette place. Il ne l'avait pas prévu au début de sa carrière, mais il l'avait fait. Pour avancer, il avait fait des semaines de quatre-vingts heures pendant plus de dix ans. Il avait ensuite baissé le rythme, mais il était déjà trop tard. Il ne supportait plus de ne pas travailler. Il avait une famille qui vivait de lui, mais ils n'en connaissaient réellement aucun membre. Sa femme l'avait d'ailleurs quitté au même moment que ses enfants. Aucun des rêveurs des premiers étages n'avait la moindre idée de ce qu'il leur faudrait sacrifier s'il voulait cette place.

L'ascenseur s'arrêta pour laisser descendre le commercial qui n'avait pu tout offrir au dieu travail.

Personne ne monta. L'ascenseur fit un bond jusqu'au trente et unième étage où descendit le vice-président.

André observait son reflet dans la porte. Il se trouvait fier de lui. Il avait construit une des plus grandes entreprises de son pays. Il était au sommet. Par ses qualités d'observation et sa connaissance, il apercevait la vie de chacun de ses employés. Plusieurs rides marquaient d'inévitables soucis, mais dans l'ensemble il estimait avoir traversé la vie avec brio. Sa femme l'attendait chaque soir pour l'embrasser. Ses enfants se déplaçaient à chacun de ses anniversaires. Ses petits-enfants l'appelaient : « papi ». L'argent continuait de s'amasser. Tout semblait aller pour le mieux.

Alors pourquoi sentait-il comme un manque en regardant ses propres yeux. Un sentiment incertain que les cotés relationnels de la vie n'était pas à leur juste place. Un brouillard songeur passa entre lui et son reflet. Il le chassa d'un vague geste de la main.

Il sortit.

— Bonne journée Monsieur le Directeur, le salua le liftier plein d'avenir.

— Allons, appelez-moi André, nous sommes une grande famille.